

Histoires de vie

L'anorexie



«Le ventre vide,
le froid autour»

Les filles du calvaire

EYROLLES

Histoires de vie

L'anorexie

« Je me suis consacrée à la Faim. Elle est mon refuge. Mon appui. Moi et la Faim ne dormons plus, moi et la Faim connaissons les veilles et la trop grande fatigue. Et vlan, six kilos de partis. Au travail ils le voient enfin. Ça discute derrière mon dos. Je flotte dans les couloirs, un sourire léger sur les lèvres, la Faim en moi, comme une marque au fer rouge. Ce n'était pas si compliqué en fait. Juste un peu de volonté contre cette purée rose et écœurante, et voilà que ma véritable nature se révèle : je fais partie des poètes et des fous au regard enflammé par l'envie. Je pense aux vacances qui approchent, aux trois rondelles de concombre que je mangerai ce soir. Et les murs s'effacent et pâlisent à la vue de mes os... Je sais que je vais bientôt sortir de ce mauvais rêve. »

Lucie, Véronique, Claire, Anne-Laure et Aurore, cinq jeunes femmes âgées de 20 à 30 ans, ont connu l'enfer des troubles alimentaires. Elles témoignent ici à cinq voix de ce mal particulier qu'est l'anorexie mentale. Du corps amaigri que l'on cache aux os que l'on exhibe, elles dépeignent avec justesse l'euphorie et la douleur que procure la maîtrise de soi ; le déni de la maladie jusqu'à l'effondrement physique et l'impossibilité de communiquer avec les proches. Elles nous racontent aussi les soins hospitaliers, leurs victoires et leurs rechutes, l'importance de la thérapie et du soutien de leurs semblables, autant de moyens qu'elles ont trouvés pour apaiser peu à peu leur calvaire.

Préface de Virginie Megglé

« Le ventre vide,
le froid autour »

Groupe Eyrolles
61, bd Saint-Germain
75240 Paris cedex 05
www.editions-eyrolles.com

Également dans la collection « Histoires de vie » :

Mary Genty, « *Non, je ne suis pas à toi* »

Dany Salomé, « *Je suis né ni fille ni garçon* »

Pauline Aymard, « *Elle s'appelait Victoire* »

Avec la collaboration de Cécile Potel

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, sur quelque support que ce soit, sans autorisation de l'Éditeur ou du Centre Français d'Exploitation du Droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

© Groupe Eyrolles, 2011
ISBN : 978-2-212-55161-7

Histoires de vie

Les filles du calvaire

« Le ventre vide,
le froid autour »

EYROLLES



À Angie,

À Elen, Éliane et Lætitia,

À ces regards qui nous portent, aux élans d'amour,

À ces familles de cœur ou de sang,

*À celles et ceux qui auraient pu accrocher
leurs mots aux nôtres.*

À ces anges qui nous éclairent et veillent sur nos jours.

À toutes les petites mains qui se joignent à notre combat,

*Au quotidien, pour l'ouverture de nouvelles
perspectives de soins.*

Remerciements

Nous tenons à remercier notre éditrice, Stéphanie Ricordel, qui nous a accordé sa confiance et nous a permis de faire entendre notre message, Cécile Potel pour sa patience et ses remarques avisées ainsi que Delphine Mozin pour sa présence, ses conseils et son indéfectible soutien.

Préface

de Virginie Megglé

Être anorexique : désir de mort ou affirmation vitale ?

Bouleversant et magnifique ! Dès la première ligne de l'introduction, on sent ce recueil porté par une nécessité vitale. Aucun mot n'est en trop, chacun a bien sa place, et cette précision donne un caractère musical à l'écrit. Cinq jeunes filles y parlent comme d'une seule voix ; la trame du chœur qu'elles nous offrent est cependant complexe, en effet, chacune a son histoire... Mais ce qui frappe d'abord, c'est une volonté d'harmonie d'autant plus ravissante qu'elle doit rendre compte avec amour et humour, intelligence et opiniâtreté, d'une expérience douloureuse.

Qu'elles se soient rassemblées pour donner jour à ce projet n'est pas anodin : l'anorexie dit à la fois la difficulté et la nécessité d'apprendre à vivre (écrire, jouer, créer) avec les autres, parmi les autres, quand on s'est senti très vite, on ne sait pourquoi, différente.

Quand Aurore se dit « étrangère en ce monde », Véronique « diminuée de ne pas connaître les codes de tout le monde », ou qu'Anne-Laure évoque sa prison, comment ne pas entendre

leur désir de participer à un monde dont elles se sentent exclues ? L'enfant, qui ne trouve pas sa place, cherche comment la conquérir. Parfois il arrive qu'il n'en ressente pas le droit, il s'interroge alors sur sa légitimité. Mal à l'aise dans son corps, s'il aspire à en sortir, c'est pour mieux y revenir. La volonté de contrôler son appétit fait partie d'un tel processus.

Il existe autant d'anorexies que de personnes qui en souffrent, cependant une certaine parenté caractérise ces récits. Que les mots de chacune diffèrent ne les empêche d'exprimer toutes une indicible souffrance, assortie de l'urgente nécessité de briser le silence.

« Mieux vaut se sentir exister à travers une douleur que ne pas se sentir exister du tout¹ », « Mes douleurs tiennent toujours de l'indicible [...] Peu croient à mes tourments sans la trace tangible des os à la surface de la peau² »... À travers ces paroles, on comprendra que l'anorexie s'est imposée à ces jeunes filles comme l'ultime espoir d'échapper enfin au silence.

Et quand « le silence, (...) maître mot d'un abus, (...) a régné tant qu'il a pu³ », on comprend que la soif de liberté insuffle au corps le désir de s'envoler, et on accepte mieux leur besoin de légèreté !

Comprenons ici qu'il s'agit plus du *désir de faire disparaître la douleur et ce qui la provoque*, quand elle se fait intenable, que de disparaître.

1. Véronique.

2. Anne-Laure.

3. Claire.

Qu'elles se soient senties à un moment de leur histoire « trop lourdes¹ » ou illégitimes, qu'elles aient aspiré à la transparence, à l'immatérialité ou à l'envie de ne plus peser sur personne, a participé nous le verrons à leur effacement progressif ; mais pourtant, celui-ci, avec l'amaigrissement effrayant qui le caractérise, fut pour elles avant tout, et c'est ainsi que j'invite le lecteur à l'entendre, un acte vital, la meilleure, la seule façon de se « sauver »... La dernière chance de s'affirmer. L'évidente sincérité qui se dégage des témoignages interdit d'en douter.

« L'anorexie, mon point d'ancrage, mon retrait du monde, plus que vital.² », « je pense encore, malgré tout ça, que l'anorexie me tient debout³ » et encore « mon anorexie, ma soupape de sécurité, mon issue de secours⁴ » expriment particulièrement bien ce trait commun à toute personne, homme ou femme, souffrant de ce trouble.

Portées par un désir de justesse et de vérité, elles ont aussi en commun une attraction naturelle et irrésistible pour l'humour, la pudeur, l'autodérision, autrement dit, une véritable spiritualité qui rend les tragédies qu'elles ont vécues plaisantes à lire ! Le plus aimable moyen de s'affirmer vivantes s'avère pour elles l'exaltation de la légèreté et de la transparence. Autant les choisir en attendant de faire le poids !

1. Véronique.
2. Aurore.
3. *Ibid.*
4. *Ibid.*

Combat pour la vie, au risque de la mort

Et pourtant, cette élégante façon d'exprimer aujourd'hui ce qui était indicible hier relève d'un véritable combat.

L'anorexie, ces magnifiques témoignages en rendent merveilleusement bien compte, n'est pas une question de grammes, mais un désir de vie, acculé à un moment de l'histoire personnelle, à combattre avec la mort ! Du combat, il en est question tout au long du livre. L'anorexie – même s'il n'est pas coutume de le dire – est une lutte « pour la vie », elle vise depuis l'inconscient à protéger ce qui se dit du *désir de vivre*, face à un *ennemi intériorisé*, insaisissable. Non, il ne s'agit pas de paranoïa, mais d'hyper-sensibilité native en prise directe sur l'inconscient, personnel et familial. C'est à l'écoute de celui-ci qu'elle nous invite.

Bataille, lutte, guerre, compétition, victoire, défaite, les termes évoquant le combat foisonnent dans ce recueil. Combat pour survivre au sentiment d'exclusion, pour résister à l'insécurité et au sentiment d'abandon¹, combat sous forme de compétition dans la fratrie, combat vital qui ne va pas sans culpabilité. Celle-ci venant remettre en cause la légitimité non pas de leur existence mais de leur désir de vivre en dépit d'une infinie douleur.

Chacune à sa façon l'affirme : elles se sentent coupables d'un crime qu'elles n'ont pas commis – « qu'il (...) revienne et me pardonne de cette erreur qui est pourtant la sienne² ». Coupables de

1. Sur ces points particuliers, voir les ouvrages de la préfacière : *Couper le cordon*, Eyrolles, 2010 et *Face à l'anorexie*, Eyrolles, 2006.

2. Lucie.

se faire mal ou de *s'être laissée faire*, coupables d'avoir été victimes et d'aspirer à cesser de l'être, coupables de s'entêter à vivre.

A-t-on le droit de souffrir ? C'est en reconnaissant cette souffrance jusque-là interdite d'expression que nous permettrons aux personnes qui souffrent d'anorexie de regagner le goût de vivre.

Survivre en attendant de vivre, survivre pour se préparer à vivre, ainsi peut se lire l'anorexie. « J'ai eu le sentiment qu'il s'agissait pour moi de maigrir ou de mourir (...), puis de vaincre l'anorexie ou de mourir (...) et enfin de savoir vivre ou de mourir. Avec les années, j'ai saisi qu'avec l'anorexie, je ne cherchais pas à mourir, mais à renaître et vivre autrement »¹.

Question de vie et de mort... C'est cette question à double tranchant qu'à leur corps défendant elles mettent en scène à force de contradiction, paradoxe, ambiguïté, conflit, dualité... Maigrir alors est une façon d'échapper aux regards pour les réactiver autrement...

Une fragilité réelle

Humour et autodénigrement, lucidité et autodérision, tels la politesse du désespoir, forment un voile pudique destiné à compenser le sentiment d'insécurité profondément ancré chez toutes personnes qui s'affirment en dernier recours par l'anorexie...

Précocité apparente ou pseudo-maturité en sont l'expression, là aussi paradoxale : en effet, il est urgent de grandir quand on se sent infiniment – excessivement – petit pour faire face à

1. Anne-Laure.

une situation qui nous dépasse. Toute l'énergie créatrice est mobilisée au service de la survie. Quand l'enfant est précoce, c'est par nécessité vitale ! Au-delà des apparences, derrière cette grâce, ce combat, cet humour, ce sens de l'autodérision, derrière cette aspiration à l'excellence, cette débrouillardise, se cache un profond désamour de soi, qui dénote ce que nous appelons en jargon psychanalytique une faille narcissique.

L'amour est la première des nourritures qu'aucun poison ne devrait démentir...

Ces personnes n'ont pu « capitaliser » le sentiment réconfortant d'être aimables : soit qu'elles n'ont pu être aimées – pour des raisons complexes que la psychanalyse, entre autres, permet de comprendre – comme elles auraient eu *besoin* de l'être, soit que l'amour qu'elles ont reçu a été aussitôt démenti par un geste de non-amour. « Moi aussi j'ai fini par me détester », « Je me haïssais profondément. Je m'accusais de ne jamais être à la hauteur de ce qu'ils attendaient. »

Elles ont incorporé un sentiment de soi négatif qui les discrédite : « Vicieuse, lâche, peu glorieux, faible, ridicule, grotesque » sont autant de termes destinés à nous faire accepter cette évidence. Comment s'aimer soi-même lorsque l'on ne se sent pas accepté ? Comment apprendre à se respecter malgré la souffrance ?

L'enfant « sage et facile », la fille « prétendument intelligente », « l'enfant parfaite », racontent cette dépréciation qui confine à la haine de soi. Seul soutien ici envisageable lorsque la fragilité menace d'effondrement, la malnutrition devient la métaphore de l'amour mis à mal par une dévorante culpabilité.

Les compliments et les éloges ne suffiront jamais à combler le manque d'amour. Il s'agit de vraiment se construire ! S'affamer, ne pas manger, pour survivre, au risque d'en mourir, s'impose pour regagner, à la source, le désir de vivre, comme lorsque nous étions tout petit, petit bébé ; mais cette régression passe par une re-fragilisation qui affecte l'image (inconsciente) de soi.

Le narcissisme est la base indispensable à une saine structuration de la personnalité ; quand il est défaillant, il hypothèque ce processus vital si bien nommé par Jung : l'individuation. Autrement dit, l'acte de devenir soi.

Seul un amour de soi serein car en accord avec les lois universelles engendre la sécurité affective. Conférant une conscience de soi infaillible et valorisante, il permet d'aborder le monde extérieur en confiance sans (plus) douter de la légitimité de son existence.

Entendons ce non-amour de soi, que toutes expriment, comme la volonté farouche de s'aimer enfin !

Avec ce livre, elles ouvrent une porte sur l'extérieur. Un tel talent pour se décrire à travers un mal de vivre laisse présumer qu'elles commencent à s'aimer. Irréductible à l'apparence physique, l'anorexie est moins une maladie qu'un mal à (se) dire. On peut les féliciter de s'être données les moyens de le surmonter.

Après le vide, la vie

Entre appel au secours et véritable message d'amour, l'anorexie nous concerne toutes et tous, son éclosion, paradoxalement, est le début d'une guérison possible.

Puisse ce recueil encourager le lecteur à poser un regard bienveillant sur ce mal indéfinissable et ouvrir au-delà une véritable réflexion sur le sujet.

Ces jeunes filles, en affirmant leur pouvoir créateur singulier inaugurent une façon de vivre et de résonner ensemble tout en affirmant chacune sa différence !

Une tragédie semblable les habite ; elles s'en délivrent chacune à leur manière sur le papier.

Gageons que leur parole non seulement autorisera les lectrices et les lecteurs à mieux comprendre l'anorexie mais aussi à se sentir renforcés par ce message vivifiant qui réconcilie avec la vie.

Leurs mots sont porteurs de cette intime vérité qui confère à leur message un caractère universel. Chacun de nous se sent concerné. Puisse ce livre rendre à ces jeunes filles un peu de la beauté qui leur avait été dérobée !

Il nous renseigne autant sur nous que sur elles : on comprend en le refermant pourquoi l'anorexie fascine. Réelle difficulté à devenir qui se traduit dans la douleur par de l'autodestruction, elle est l'expression désespérée d'un principe créateur interrompu. Ces beaux témoignages en réactivant ce processus remettent la création à l'honneur.

Merci à elles, d'oser se livrer en bravant leur timidité pour mettre en mots une douleur qu'elles avaient mis tant d'énergie à dissimuler... Pour ne pas déranger.

Non seulement on peut survivre à l'anorexie, mais l'épreuve qu'elle représente nous enrichit.

La guérison n'est pas une affaire de poids : « Ce qui me permet à présent d'avoir envie de me lever le matin, ce ne sont pas les quelques kilos en plus, mais mon travail, (...) ceux que j'aime à mes côtés »¹, « la réponse d'une prochaine guérison n'est pas dans tout cela mais, autour de moi, dans cette vie que je vois s'agiter depuis ma fenêtre, et dans ces mots-là peut-être² ».

À travers leur expérience de la faim contrariée, à travers leur mise en mots d'un énigmatique mal-être, ces jeunes femmes nous exhortent à prendre en compte ce qui nous déconcerte et nous trouble : la quête de vide révèle alors... Une quête de vie.

Pourquoi ne pas envisager l'anorexie comme un principe de renaissance répondant aux lois de *la restauration* ? Un travail de longue haleine, qui doit prendre en compte toutes les subtiles sensations d'un nouveau-né qui par mégarde auraient été un jour négligées.

Remercions l'éditeur d'avoir porté leur témoignage à la connaissance du grand public. Prendre le temps d'écouter ce qui se trame au-delà de l'apparence permet de commencer à comprendre ce que symptôme « veut dire ».

Virginie Megglé, psychanalyste.

1. Claire
2. Lucie.

Introduction

Il y a près de cinq ans, dans la cour d'un hôpital, les prémices de cet ouvrage ont vu le jour. Poussées par un élan de rage, tenaillées par un besoin d'être réellement entendues, deux amies ont eu l'idée de ce livre à plusieurs plumes. Aujourd'hui, une des deux jeunes femmes à l'origine de ce projet n'est plus là, emportée par un arrêt cardiaque des suites de la maladie. La seconde a décidé de donner corps à ce qui leur tenait alors tant à cœur. Une manière de lui rendre hommage, de l'inclure dans cette bataille que nous menons aujourd'hui sans elle. Ce recueil est le fruit de rencontres ultérieures, de chemins qui se frôlent sans hasard dans les couloirs d'un hôpital, au travers des lignes d'un blog puis dans un café autour duquel se sont nouées de profondes amitiés. Le désir d'un ouvrage proposant une multiplicité de voix a été partagé, débattu puis tenté.

Certes, il existe bien des témoignages sur l'anorexie et la boulimie, mais nous voulions l'aborder différemment. Réunir plusieurs voix, plusieurs histoires dans un même livre nous permet d'en esquisser les insaisissables contours, de briser les chaînes d'un témoignage unique dans lequel l'identification n'est pas toujours possible. *Le ventre vide, le froid autour* est donc né de la volonté de dire la complexité des troubles alimentaires, leur diversité, de dépasser les clichés qui découlent du visible.

Cinq jeunes femmes et cinq voix, cinq chemins qui ont croisé celui de l'anorexie et qui s'entremêlent ici pour faire sens, pour partager un échantillon de nos existences habitées par ce trouble indéfinissable. D'âges, d'origines, de parcours et d'univers différents, nous avons choisi d'unir ces fragments de nos vies pour crier et partager nos vérités, pour enfin clamer librement la réalité de nos anorexies.

Dans l'introspection que nécessite l'écriture de soi, sur la faille ultime, nous nous sommes rassemblées et soutenues. Déterminées, décidées à mener ce projet à son terme, nous avons choisi de ne céder à aucun compromis, à aucune concession. Il s'agissait avant tout de raconter nos anorexies, sans exhibitionnisme et loin des faux-semblants qui nous stigmatisent, parfois à tort. Déjà enfermées dans nos troubles, notre libre expression était l'oxygène nécessaire pour mettre en mots ce carcan alimentaire.

Nous ne sommes ni des anorexiques ni des boulimiques. Jeûner, manger, vomir, courir, tricher, s'abîmer ne peut ni ne doit réduire les cinq femmes que nous sommes à l'impossibilité de nous nourrir ou au trop-plein sans satiété, et ce, même si la maladie fait partie de nous, de notre parcours de vie, de notre quotidien ou de notre passé. Elle n'est que le symptôme de nos silences. À ceux qui se battent à nos côtés nous avons voulu donner quelques clés. À ceux qui nous réduisent à cela nous avons voulu répondre. À celles qui vivent avec ces troubles et à ceux qui les subissent nous avons voulu tendre la main, donner de la voix, rendre une place et peut-être transmettre de l'espoir.

Lucie

*« C'est le silence qui sonne comme un vieux coup-de-poing
C'est fou ce que ça résonne, quand il ne reste plus rien
Mais qu'est-ce qui fait que l'on décline, que plus rien ne tient
Que la pente s'incline un peu plus chaque matin. »*

Da Silva

J'ai fréquenté les hôpitaux de jour, les services d'endocrinologie et de psychiatrie, les maisons des adolescents, les cliniques et les associations. J'ai rencontré des médecins, des psychiatres, des psychologues, des éducateurs, des infirmiers et des diététiciens. J'ai essayé les contrats de poids, la sonde nasogastrique, l'hypnose, la balnéothérapie, les groupes de parole et autres fantaisies médicales. Dix ans après, je suis toujours anorexique, anorexique boulimique, pardon. Ce n'est pas faute d'avoir voulu changer. Mais si tout au long de mon parcours, j'ai croisé des anorexiques qui se relevaient de la maladie grâce à une ou plusieurs méthodes de cette palette médicale, je sais que, pour moi, la réponse d'une prochaine guérison n'est pas dans tout cela, mais autour de moi, dans cette vie que je vois s'agiter depuis ma fenêtre, et dans ces mots-là peut-être.

Mon histoire est celle d'une fille en colère et qui se punit pour cela. Celle d'une victime muette cachée dans l'ombre d'une ostensible coupable. Je suis une enfant des années 80 née de parents déracinés, d'une mère allemande, juive reconvertie par la force de l'histoire, d'un père gitan sédentarisé, pris d'un élan de conformisme. Je suis l'accident d'un couple à la dérive : une enfant parmi les autres. Je suis la fille d'un père qui a dérapé, n'ayant pas su rester à sa place, d'une mère assommée d'un chagrin que je ne comprendrai peut-être jamais. Je suis issue de ces familles qui composent et se recomposent, d'une fratrie de sept enfants éparpillés entre différents parents et séparés avec le temps. Je suis le fruit d'une enfance douce et paisible dans un coin de Provence, où le mistral a nourri la violence de nos coups de sang.

La roue tourne, dit-on, mais je n'imaginai pas qu'en si peu de temps, l'ordre établi pouvait s'écrouler ainsi.



Le format standard de notre famille était proche de la caricature. Mon père travaillait avec acharnement au rayonnement de son restaurant étoilé. Ma mère, elle, s'occupait de l'éducation des deux petites dernières, Pauline et moi, partageant son temps libre entre les associations de parents d'élèves et ses missions de catéchèse. Marc, le fils de notre père, vivait avec nous, alors que sa sœur aînée, elle, avait déjà pris le chemin de l'université.

L'école, les activités et la vie de la paroisse réglaient notre quotidien au métronome. Au sens propre comme au figuré,

Pauline et moi étions de vraies enfants de cœur. Nous étions programmées pour briller dans les tâches qui nous étaient assignées. Obsession de performance. Il fallait dépasser les limites de nos âges respectifs. Pauline était la belle, moi la surdouée. Elle serait la cavalière, moi la danseuse. Notre mère l'avait décidé ainsi. Nos ambitions se devaient d'être différentes avec la rigueur comme credo. On nous avait attribué des qualités, des compétences à développer, des passions à entretenir, des couleurs à porter. L'une avait toujours ce que l'autre ne pouvait avoir. La compétition fut rude. Avec nos quinze mois d'écart, nous nous sommes mené une guerre sans merci. Qu'importe le prix à payer, celui qui était à gagner valait tous les sacrifices : l'amour maternel. Mon père, lui, était conquis d'avance.

Je ne reconnais pas cette petite fille sur les photos. Elle semble loin déjà. Seuls les cernes de l'enfant qui ne voulait pas « perdre de temps à dormir » font écho à la jeune femme que je croise dans le miroir aujourd'hui. Ma mère se plaît à raconter que j'étais promise à un bel avenir. J'étais, paraît-il, facétieuse. Ainsi, ma peur bleue des clowns ne fut jamais prise au sérieux ; j'en étais un moi-même. Ma présence devait être divertissante dans le cercle familial et intéressante dans un univers plus étendu. La curiosité était un devoir, au même titre que l'excellence. Ces exigences me semblaient évidentes : on ne voulait que mon bien, j'en étais convaincue.

À tel point que, le jour où ma mère a quitté mon père, je l'ai suivie. Ils ne s'aimaient plus, nous l'avions toujours su. La façade familiale s'est écroulée sans dommages. J'ai pris ce nouveau départ à ses côtés sans réfléchir. Mon accord, peut-être,

aura facilité sa fuite. D'un club des cinq à un autre. Un homme avait remplacé mon père. Emma et Antoine avaient pris la place de Pauline et Marc. Mais c'était un faux départ.

De mon onzième printemps, je n'ai qu'un vague souvenir, celui d'un trajet en voiture, d'un retour en arrière. Le soleil brûlait mon bras accoudé à la fenêtre. Ma mère me conduisait en direction de l'aéroport, quelques semaines seulement après le début de notre nouvelle vie. Il y avait comme un malaise, une angoisse palpable. Son regard éteint, fixé sur la route, prêt à laisser s'échapper quelques larmes. Je n'ai rien dit, mais à cet instant, j'ai compris qu'elle avait un secret, que me renvoyer sur le continent chez mon père, c'était compter que la distance l'aiderait à se cacher. Je regardais les paysages défiler, les yeux plissés par l'air marin qui me fouettait le visage. Terminal 1. Elle m'a laissée là, dans ce hall d'aéroport, avec une vulgaire promesse de retrouvailles. La souffrance est une métamorphose. Ses traits tirés en disaient long. La douleur l'empêchait de parler.

Depuis ce jour, je suis devenue une handicapée de la confession, une reine de la planque. Je n'ai jamais compris ce qui l'avait poussée à m'éloigner. Je n'ai jamais compris l'enchaînement de mensonges qui a fait aujourd'hui ce que nous sommes : deux étrangères. Le silence est devenu une règle d'or dans cet amour transfiguré en violence à force de rancœurs. Mon aller simple accroché autour du cou, punition que l'on inflige aux enfants que l'on s'échange en plein vol, j'ai fait le chemin à l'envers, sans savoir, sans mesurer ce qui, de l'autre côté, m'attendait.
